

Expo / Mytho / Graphie

Centre culturel de La Laverie, La Ferté Bernard
19 novembre 2010 – 15 janvier 2011

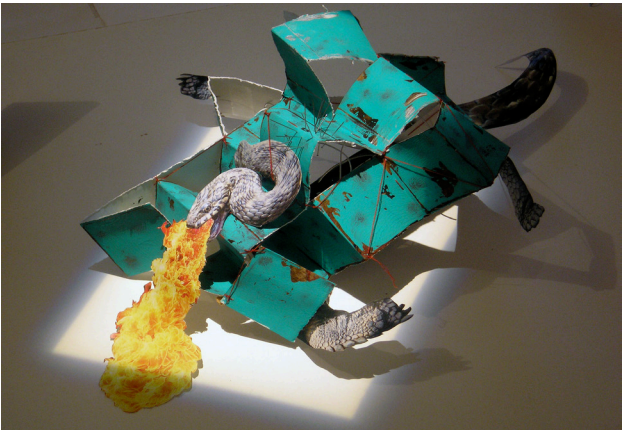
La description de la Velue de la Ferté Bernard, bête fabuleuse, relatée par Jorge Luis Borges dans son Manuel de zoologie fantastique, présente des similitudes avec l’expérience émotionnelle qui m’est revenue en mémoire en réalisant des dessins automatiques.

Au cours de cet événement j’ai été mis en scène ; présenté comme un animal de foire ; exposé sur une table.
La Velue aussi est une rescapée « des sources de l’immense Abîme », qui a été montrée du doigt, rejetée, définie comme agressive et mauvaise.

Tout en suivant ces propos j’ai établi un parcours, dans lequel se déclinent conjointement cet événement émotionnel de mon enfance et l’évocation de La Velue.

Par le développement de liens rhyzomatiques j’ai « montré » une série de dessins produits à partir de l’émergence mémorielle de cet événement / débusqué cette bête mythique / questionné le processus d’acquisition des caractères qui forment une personnalité et sa perception par autrui, par la fabrication de résidus d’images mentales matérialisés sous la forme de peintures et d’installations ludiques.

Alain Cardenas Castro



Géographie, 2010, papier peint, photos, aiguilles, fil de fer/coton, moteur, télécommande, 30 x 25 x 25 cm. (détail de l’installation)

LA VELUE DE LA FERTÉ BERNARD

Aux bords de l’Huisne, rivière d’apparence tranquille, maraudait durant le Moyen Âge la Velue. Cet animal aurait survécu au Déluge, sans être recueilli dans l’Arche. Elle était de la taille d’un taureau ; elle avait une tête de serpent, un corps sphérique couvert d’un pelage vert, armé d’aiguillons dont la piqûre était mortelle. Les pattes étaient très larges, semblables à celles de la tortue ; avec la queue, en forme de serpent, elle pouvait tuer les hommes et les animaux. Quand elle se mettait en colère, elle lançait des flammes qui détruisaient les récoltes. De nuit, elle saccageait les étables. Quand les paysans la poursuivaient, elle se cachait dans les eaux de l’Huisne qu’elle faisait déborder, inondant toute la région.

Elle préférait dévorer les êtres innocents, les jeunes filles et les enfants, Elle choisissait la plus vertueuse jeune fille, celle qu’on appelait l’Agnelle. Un jour, elle ravit une agnelle et elle la traîna déchirée et sanglante jusqu’au lit de l’Huisne. Le fiancé de la victime coupa avec une épée la queue de la Velue, qui était son seul endroit vulnérable. Le monstre mourut immédiatement. On l’embauma et on fêta sa mort avec tambours, des fifres et des danses.

Jorge Luis Borges et Margarita Guerrero, première édition sous le titre *Manual de zoología fantástica*, Fondo de Cultura Económica de México 1957. Edition française : *Manuel de zoologie fantastique*, Les Lettres Nouvelles, Julliard, 1965.

«Il y avait un petit garçon qui amenait à l’école ce que je considérais comme des tas de petits trésors : des figurines, des voitures miniatures, des billes. Ses poches quand ils les déversaient sur le sol de la cour de récréation regorgeaient de tous ces miraculeux objets. Je n’ai pas le souvenir d’avoir fait quelque chose de mal en l’obligeant à partager ces innombrables jouets. Quelques temps après dont je n’ai pas et n’ai jamais eu la notion j’entend la maîtresse introduire un discours sur un fait révoltant commis sur le garçon aux poches trop pleines. Je comprenais qu’il s’agissait de quelque chose de répréhensible. Soudainement mon nom prononcé, accompagné de l’injonction de monter sur la table et d’y subir une fessée déculottée, ne m’a pas laissé le temps de réaliser l’injustice de ce châtement révoltant. Je me sentais le plus honteux de la terre ; en fait je ne me sentais plus rien du tout ou seulement rouge, le rouge de la confusion points de départs d’une évasion…»

Compte rendu, sans analyses ni jugement, d’un souvenir déterminant des « fondements » de ma personnalité, décrit abruptement juste après sa résurgence au cours de la réalisation de dessins automatiques.



2010, Circonvolutions, acrylique, encre, stylo feutre et bille, sur papier, 160 x 160 cm



Table, 2010, stylo feutre, encre sur papier, 48 x 30 cm, ©Bernard Faye



Circonvolutions, 2010, acrylique, encre, stylo feutre et bille, sur papier, 160 x 160 cm, ©Bernard Faye



Evasion, 2010, stylo feutre, encre sur papier, 48 x 30 cm, © Bernard Faye

T	A	B	L	E
A	L	A	I	N
B	A	H	U	T
L	I	U	R	E
E	N	T	E	R

Carré magique de 25 lettres

«Et d’abord notons que les poètes n’ont pas été seuls à admettre les fables : longtemps, bien longtemps même avant les poètes, les chefs d’État et les législateurs en avaient fait usage, en raison de l’utilité qu’elles présentent, et pour répondre à une disposition naturelle de l’être ou « animal pensant. » Car l’homme est avide de savoir, et son amour des fables est comme un premier indice de ce penchant. De là vient aussi, qu’en général, les fables sont les premières leçons qu’entendent les enfants et ce qu’on leur propose comme premiers sujets d’entretien. Et la cause de ce choix c’est que la fable, qui ne représente pas ce qui existe, mais autre chose que ce qui existe, leur révèle en quelque sorte un monde nouveau. Or, on aime toujours le nouveau, l’inconnu ; c’est même là ce qui rend avide de savoir, et, quand à la nouveauté s’ajoutent l’étonnant et le merveilleux, le plaisir est doublé, le plaisir, qui est comme le philtre de la science. Pour commencer, il y a donc nécessité d’user de semblables appâts mais, avec le progrès de l’âge, quand le jugement s’est fortifié, et que l’esprit n’a plus besoin d’être flatté, c’est à la connaissance du monde réel qu’il faut l’acheminer. Ajoutons que tout ignorant, tout homme sans instruction n’est lui-même, à proprement parler, qu’un enfant, aimant les fables comme un enfant les aime; l’homme même qui n’a reçu qu’une instruction médiocre en est là aussi jusqu’à un certain point : car chez lui, non plus, la raison n’a pas acquis toute sa force, sans compter qu’elle subit encore l’influence d’une habitude d’enfance. Mais, comme à côté du merveilleux qui fait plaisir, nous avons le merveilleux qui fait peur, il y a lieu de se servir de l’une et de l’autre forme avec les enfants, voire même avec les adultes. En conséquence, nous racontons aux enfants les fables agréables pour les tourner au bien, les fables effrayantes pour les détourner du mal : Lamia, par exemple, Gorge, Éphialte et Mormolyce sont autant de mythes de la dernière espèce. Quant au peuple de nos grandes villes, nous le voyons aussi, sensible à l’agrément des fables, se laisser entraîner au bien par l’audition de récits, comme ceux qu’ont faits les poètes des exploits fabuleux des héros, des travaux, par exemple, d’un Hercule ou d’un Thésée et des honneurs décernés par les dieux à leur courage, voire même, à la rigueur, rien que par la vue de peintures, de statues ou de bas-reliefs représentant quelque épisode semblable tiré de la fable. D’autre part, il suffit, pour qu’il se détourne avec horreur du mal, que, par l’audition de certains récits ou le spectacle de certaines figures monstrueuses, il perçoive la notion de châtements, de terreurs, de menaces envoyés par les dieux, ou qu’il se persuade qu’il y a eu dans le monde des hommes frappés de la sorte. C’est qu’en effet il est impossible que la foule des femmes et la vile multitude se laissent guider par le pur langage de la philosophie et gagner ainsi à la piété, à la justice, à la bonne foi ; pour les amener à ces vertus, il faut recourir encore à la superstition. Mais sans l’emploi des mythes et du merveilleux, comment développer la superstition? Qu’est-ce en effet que la foudre, l’égide, le trident, les torches, les dragons, les thyrses, toutes ces armes des dieux, et en général tout cet appareil de l’antique théologie, si ce n’est de pures fables, dont les chefs ou fondateurs d’États se sont servis, comme on se sert des masques de théâtre, pour effrayer les âmes faibles. L’esprit des mythes poétiques étant ce que nous venons de dire et pouvant en somme exercer une heureuse influence sur les conditions de la vie sociale et politique, et profiter même à la connaissance de la réalité historique, on conçoit que les Anciens aient conservé, pour l’appliquer aux générations adultes, l’enseignement de l’enfance, et vu dans la poésie une école de sagesse propre à tous les âges. Plus tard, il est vrai, parurent l’histoire et la philosophie dans sa forme actuelle ; mais la philosophie et l’histoire ne s’adressent qu’au petit nombre, tandis que la poésie, d’une utilité plus générale, attire encore la foule dans les théâtres, et la poésie d’Homère infiniment plus qu’aucune autre. D’ailleurs, les premiers historiens et les premiers philosophes, ceux qu’on nomme les philosophes-physiciens, avaient été eux-mêmes des mythographes.»

STRABON, *Géographie*, livre 1, chapitre II, 8

[...] Il y a plusieurs façons de fuir. Certains utilisent les drogues dites "psychotogènes"; dautres la psychose. D'autres le suicide. D'autres la navigation en solitaire. Il y a peut-être une autre façon encore : fuir dans un monde qui n'est pas de ce monde, le monde de l'imaginaire. [...]

Henri Laborit, *Eloge de la fuite*, Robert Laffont 1976